

PRATIQUES DE GÉOMANCIE AU YÉMEN

Annick Regourd

Ce texte représente le tout premier fruit d'une recherche, qui a fait l'objet d'un terrain en 1992, 1993 et 1995, au Nord du Yémen ¹. Je n'ai pu, par ailleurs, compléter mes propres observations par celles des autres et les comparer aux leurs, du fait de l'absence d'études sur la géomancie dans ce pays ².

Il semble difficile d'étudier les sciences divinatoires au Yémen sans s'intéresser à la géomancie.

La géomancie repose sur une longue tradition. Il est notamment coutume d'interroger le géomancien à propos d'événements d'ordre politique.

Dans les chroniques relatives aux Imāms zaydites portant sur la période du IX^e au XIV^e s. de notre ère, on recourt particulièrement

¹ C'est grâce au Centre Français d'Etudes Yéménites (C.F.E.Y., Sanaa) que ce travail de terrain a pu être accompli.

² D'une manière générale et à ma connaissance, il y a peu d'études de type ethnographique ou ethnologique sur la géomancie en pays arabes, en dehors du Maghreb. Cf. la bibliographie très complète donnée par Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith, dans : *Islamic Geomancy and a Thirteenth-Century Divinatory Device*, Malibu, Undena Pub., 1980, IX-91 p.

à la géomancie dans les cas de succession à l'imāmat, tandis que l'oniromancie sert plutôt à prédire la mort des imāms en place ³.

Dans la première partie du XX^e s., le recours aux géomanciens au plus haut niveau du royaume subsiste : je poursuis, par exemple, une étude sur les géomanciens des deux derniers Imāms zaydites, Yaḥyā et Aḥmad.

Il semble qu'une des régions de la Tihāma (al-Rāyma) ait été, au début du siècle, un des hauts lieux de la pratique et de l'apprentissage de la géomancie.

Enfin, au regard des praticiens, la géomancie jouit d'une précellence au sein des sciences divinatoires, par sa fiabilité, notamment quand il s'agit de prédictions d'intérêt général, d'ordre politique, portant par exemple sur l'avenir du pays, de ses institutions. M'intéressant plus particulièrement à l'astrologie, j'ai été constamment pressé par les praticiens d'étudier la géomancie.

1 - Choix d'un terrain

Mes investigations au Sud du Yémen, dans une ville célèbre du Hadramaout, Tarīm, se sont immédiatement heurtées à des résistances, des rejets. L'enquêteur s'y voit opposer une volée d'arguments religieux, plus rarement théologiques. Les premiers s'appuient sur les passages coraniques qui réservent à Dieu la connaissance du "monde invisible" (*ḡayb*) englobant les secrets du monde et la connaissance du destin futur ⁴, passages pris comme une interdiction formelle et catégorique de pratiquer la divination quelle qu'elle soit ; un *ḥadīth*, sans doute apocryphe, est couramment, et souvent uniquement, cité.

³ Ces chroniques sont étudiées actuellement par Nahida Coussonnet (C.F.E.Y., Sanaa), qui a eu l'amabilité de me communiquer ces renseignements ; je l'en remercie.

⁴ Voir l'article "Ghayb", dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd. (désormais noté E.I.-2), t. 2, p. 1049. Pour une approche de la notion de *ḡayb* du point de vue de l'"orthodoxie", voir Toufic Fahd, "La connaissance de l'inconnaissable et l'obtention de l'impossible dans la pensée magique et magique de l'Islam", dans B.E.O., n° 44 (1992), "Sciences occultes et Islam", ss. dir. de Pierre Lory et d'Annick Regourd, Damas, 1993, pp. 33-44, qui cite, p. 33, Bayḍāwī, *Tafsīr sur Coran*, II, 3, définissant le terme de *ḡayb* comme : "ce qui n'est pas perçu par les sens ou ce qui n'est pas immédiatement déchiffré par la raison". Il montre que ce n'est pas tant la divination en elle-même qui est condamnée, que certains débordements et certains procédés magiques, dont ceux utilisés en géomancie (pp. 34-35).

là comme au Moyen-Orient, affirmant : "Kaḍaba al-munaḡḡimūn walaw ṣadaqū" [Les devins mentent, même s'ils disent vrai ⁵], pour réfuter d'emblée, par cette formule paradoxale, la valeur de toute prédiction faite par des devins, qu'elle s'avère ou ne s'avère pas, et donc frapper de nullité toute divination. Quant aux arguments de type théologique, ils reprennent la mise en garde formulée contre l'astrologie par al-Gazālī dans l'*Iḥyā' 'ulūm al-dīn* ⁶, réaffirmant l'omnipotence divine (i.e. les planètes n'agissent pas par elles-mêmes) et soulignant le polythéisme auquel, implicitement, conduisent des raisonnements qui, à force d'attribuer l'origine des événements aux planètes, font s'arrêter à elles dans la chaîne inductive.

Il est certain que les praticiens locaux doivent faire face aux mêmes résistances, car mes interlocuteurs adhéraient de toute évidence à ce genre de propos. Entrer en contact avec eux représentait, de ce fait, une entreprise plus délicate qu'ailleurs.

Aucun argument dérivé du contexte communiste dans lequel a baigné l'ancien Yémen du Sud, démocratique, n'a affleuré. Par ailleurs, il est perceptible que les réactions rencontrées proviennent d'un fonds ancien et ne peuvent être aisément mises sur le seul compte des mouvements intégristes actuels, notamment relever de la propagande de l'actuel parti de l'Islāh, bien implanté. Le vocabulaire utilisé pour marquer sa non-participation ou sa non-adhésion aux pratiques dénoncées (*ḥurāfāt*, *'asāṭir*, *ṣa'waḍāt*) fait en tout cas apparaître le relai qu'a pu constituer la pensée réformatrice du début du siècle, dans le Hadramaout ⁷.

⁵ Je traduis par "devins" le terme de *munaḡḡimūn*, plus spécifique, car il est pris dans un sens global par les locuteurs, voulant condamner par là toute forme de divination. Je n'ai pas trouvé cet aphorisme, du moins sous cette forme qui est la plus fréquente, parmi les *ḥadīth*-s cités dans la *Concordance et indices de la tradition musulmane*, d'A. J. Wansinck, J. P. Mensing et J. Brugman, Leiden, E.J. Brill, 1965 en 7 tomes.

⁶ Premier quart, premier Livre (*Kitāb al-ilm*), troisième subdivision (*al-Bāb al-tālī*) sur les sciences louables et blâmables. Dans l'éd. de Dār al-ma'rifa, Beyrouth, t. 1, pp. 29-30.

⁷ Alexander Knysh, dans son article : "The Cult of Saints in Hadramawt. An Overview", *New Arabian Studies*, 1, 1993, pp. 137-152, relève les différents courants critiques à l'égard du culte des saints -- et tout aussi critiques à l'égard des sciences divinatoires -- qui se sont succédés dans le Hadramaout, indique brièvement leurs sources et examine leur impact sur cette pratique, en particulier pp. 142, 143, 146-149.

Il faut aussi reconnaître que la société ḥaḍramī est une société fermée, qui associe probablement sa survie à la conservation de ses coutumes et au fait de ne pas les dévoiler aux étrangers.

Ces raisons m'ont amenée à travailler essentiellement au nord du pays, en relation surtout avec les trois géomanciens suivants :

- Aḥmad ⁸ habite Sanaa, où il est officier dans l'armée yéménite ; il pratique plusieurs sciences divinatoires et un peu de magie (il a jeté un sort à son oncle, lui a lié la langue), par passion et pour son compte personnel. Il ne semble pas recueillir d'argent par le biais de consultations, mais dit donner un cours de géomancie à deux personnes d'un service administratif, déterminantes pour l'accès aux manuscrits de la Grande Mosquée de Sanaa, desquelles il est possible qu'il perçoive une rétribution d'une façon ou d'une autre. Il connaît bien les manuscrits d'astrologie figurant au catalogue de ces Bibliothèques de Sanaa. En astrologie et en géomancie, il apparaît très savant et même brillant. Il est difficile de se rendre compte, pour l'instant, de l'étendue de sa propre bibliothèque, car ses ouvrages sont dispersés dans la maison ; je la découvre par parties. Il prétend avoir hérité de son grand-père un fonds important. J'ai commencé à échanger des reproductions de manuscrits, de façon à obtenir une idée plus précise des textes en sa possession.

- Muḥammad ⁹ habite un village situé à une demi-heure de la capitale ; il est chauffeur dans l'armée, n'a pas fait d'études. Il a déménagé de Sanaa, il y a environ un an, pour s'installer dans son village natal, à la suite de dissensions violentes avec sa femme, qu'il menaçait de répudier. A Sanaa, il faisait payer ses consultations ; il prétend que, depuis son retour au village, celui de ses aïeux, il ne demande plus rien en échange de son travail de guérisseur. Il soigne et pratique la divination en recourant principalement à ses djinns, à l'astrologie, mais aussi à la géomancie. Il excelle surtout dans diverses branches de la science des lettres (par exemple *'ilm al-baṣṭ*). Sa bibliothèque est très peu fournie et elle est essentiellement composée d'opuscules à bas prix que l'on trouve à acheter sur les trottoirs (je

⁸ Aḥmad est un pseudonyme.

⁹ Muḥammad est un pseudonyme.

n'ai vu qu'une seule photocopie de manuscrit). A ce propos, il faut insister sur le fait que Muḥammad veut faire de ses djinns la source principale de son information. Il cultive ses capacités de médium : lorsque nous nous retrouvons, il l'exerce à tout propos à mon sujet ; parfois, il voit juste et précisément, parfois se trompe totalement, parfois encore l'information qu'il donne ne peut être traitée. Il semble que ses visions soient moins justes lorsqu'il essaye de me voir pendant mes séjours en Occident. Tout dans sa tenue vestimentaire, dans son comportement, depuis qu'il a emménagé dans son village, rappelle celui d'un mystique ou d'un cheikh.

- l'implantation dans la Tihāma de la famille du cheikh Maḥdī Amīn remonte à plus de trois générations. Depuis trois générations, les membres de cette famille sont cheikh de père en fils, dans le même bourg ; ils rendent des *fatāwā*, répondent ainsi à des questions relevant du droit, et les tranchent en se référant à leur école, l'école chafi'ite. Depuis trois générations encore, ils pratiquent la divination, la magie, et publient un fascicule annuel, *al-Natīḡa*, brochant un tableau de l'année à venir. Ils sont connus dans tout le nord du Yémen, et même au-delà de ses frontières, en Arabie Saoudite et en Jordanie. Le cheikh actuel serait consulté en haut lieu. C'est un professionnel, qui fait payer ses consultations, travaille sur les problèmes apportés par ses clients et vit en partie de ces revenus. La difficulté rencontrée pour accéder à sa bibliothèque est ici encore plus vive que dans le premier cas ; je vois les ouvrages un par un, ils me sont communiqués pour illustrer un point de discussion ou pour me faire travailler. Cette bibliothèque devrait être riche et importante par le nombre d'ouvrages, car plusieurs générations l'ont nourrie, qui avaient à la fois l'argent et les contacts nécessaires pour cela. Toutefois elle aurait été pillée à l'époque où les Zaydites, sous la conduite de l'Imām Yaḥyā, se sont emparés de la région aux mains des Ottomans. En outre certains des textes de sciences occultes auraient été brûlés par des sympathisants wahhabites. S'il est difficile d'apprécier l'étendue réelle de la bibliothèque actuelle avant d'y avoir accédé, tout ceci témoigne de la valeur accordée par les Yéménites aux livres -- et spécialement aux manuscrits --, de sciences occultes ou autres, pour le savoir dont ils sont porteurs. Pour l'instant, je n'ai vu chez le cheikh qu'un manuscrit, et il était rare.

Il faut noter qu'au Sud comme au Nord du Yémen, le terme de *raml* renvoie à une autre pratique, fondée sur le hasard et le jet, pratique que l'on nomme aussi *wad'a*¹⁰. L'opérateur jette des coquillages, des pierres ou bien de vieilles tasses à café et, selon la position des objets les uns par rapport aux autres sur ce qui sert de support (au Nord du Yémen, il s'agit de paniers en forme de plateau), le devin, en des phrases lapidaires, fait des prédictions qui ne dépassent pas le domaine personnel du consultant. On est tenté bien évidemment de s'interroger sur le lien qu'il peut y avoir entre les deux pratiques, du fait de leur commune dénomination. Edmond Doutté, dans *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, suggère sans l'explicitier une continuité entre le *ḍarb bi-l-ḥaṣā* ou *tarḡīm*, "dans lequel on devinait l'avenir en jetant des pierres", et les procédés géomantiques actuels¹¹. Reprenant Doutté, Toufic Fahd, dans la *Divination arabe*, reconnaît un lien linguistique entre le *ṭarq bi-l-ḥaṣā*, ou lithomancie, et le *ḥaṭṭ bi-l-raml*, ou géomancie ; il considère également qu'il y a un lien historique, que se produit un passage, entre les deux pratiques, la seconde étant issue de la première, et cherche à le montrer à l'aide de la lexicographie et des sources anciennes¹². On notera qu'en Iran, la même expression de *raml* s'applique exclusivement à une forme de divination par jet de dés à six faces, au nombre de huit semble-t-il, reliés par séries de quatre¹³.

¹⁰ Dans la zone du Machreq, je n'ai relevé que le terme de *wad'a*.

¹¹ Alger, 1909, pp. 377-8. Rééd. Paris, J. Maisonneuve et P. Geuthner, 1994.

¹² *La divination arabe*, Paris, Sindbad, 1987, XI-563 p., pp. 195-196 et pp. 196-198.

¹³ Voir H. Massé, art. "Fāl-nāmeḥ" dans *E.I.*-2, II, 761, et *idem*, *Croyances et coutumes persanes, suivies de Contes et chansons populaires*, Paris, 1938, p. 247 (cité par Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith, *op. cit.*, p. 9, n. 29). Mais l'on ignore si c'est une pratique ancienne ou non parce que Massé se fonde sur les récits de voyageurs, à partir du XVIII^e s.

Sur la présence persane à Aden durant la période musulmane, notamment à la fin de l'époque rasūlide (625/1228-858/1454) et à l'époque suivante, dominée par la dynastie tāhīride (jusqu'en 923/1517), voir Ibn al-Muḡāwīr, "Tārīḥ b. al-Muḡāwīr al-musammā al-Mustabsīr", éd. Oscar Lōfgren, *Arabische Texte zur Kenntnis der Stadt Aden im Mittelalter*, Uppsala/Leiden, 1936-1950, I, pp. 24-70 et p. 54. Voir également, du même Lōfgren, l'article "Adan", dans *E.I.*-2, I, pp. 185-7, en particulier p. 186, où il cite Ibn al-Muḡāwīr (sous : "Population"). Voir enfin, Robert Bertram Serjeant, "Yemeni Merchants and Trade in Yemen, 13th-16th

Enfin une enquête menée en 1975-76, au Nord de l'Inde, dans la ville de Bénarès qui compte une forte minorité musulmane sunnite, fait apparaître l'existence d'une pratique nommée *ramal*. Un jet de dé effectué par le consultant est calculé "à travers des séries de permutations". Ce calcul aboutit à la formation d'un "idéogramme" et, en se reportant à un opusculé, le devin détermine des influences, notamment planétaires, qui lui permettent de formuler des pronostics. En l'absence d'information sur ces "idéogrammes", il est toutefois difficile d'avancer l'hypothèse d'un mélange entre la géomancie et le *wad'a*¹⁴. Quoiqu'il en soit, le *wad'a* sera laissé de côté dans cette étude.

Je traiterai premièrement des caractéristiques de la géomancie, telle que je l'ai vue pratiquée au Nord du Yémen ;

Je m'interrogerai ensuite sur la façon dont les géomanciens concilient leurs activités divinatoires avec leur appartenance à la religion musulmane.

2 - Les caractéristiques de la géomancie yéménite, et d'abord dans quels cas elle est utilisée

Contrairement au *feng-shui* chinois, littéralement "vent et eau", qui me semble improprement désigné par le même nom¹⁵, la géo-

Centuries", pp. 61-82, dans *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine, 13^e-20^e siècles*, ss. dir. de Denys Lombard et Jean Aubin, EHESS, 1988, 375 p., sur la population cosmopolite d'Aden aux alentours de 1500, comprenant des Persans (p. 68).

¹⁴ Judy F. Pugh, "Divination and Ideology in the Banaras Muslim Community", in Katherine P. Ewing, éd., *Shari'at and ambiguity in South Asian Islam*, Berkeley/Los Angeles/London, Univ. of California Press, 1988, pp. 288-306, le tableau p. 295, et *id.*, "Concepts of Person and Situation in North Indian Counseling : the case of Astrology", in *Contributions to South Asian Studies*, Leiden, Brill, vol. 18, 1984, sur *South Asian Systems of Healing*, E. Valentine Daniel and Judy F. Pugh, éd., p. 85-105, p. 98 et fig. 3 (articles cités par Marc Gaboriau, "L'ésotérisme musulman dans le sous-continent indo-pakistanaï : un point de vue ethnologique", B.E.O., 44, cf. note 4). Les mouvements de populations entre le Yémen (Hadramout, Danaa et alentours...) et l'Inde (du nord comme du sud, tout au moins le long de sa bande côtière ouest) sont séculaires et il existe des communautés des deux origines de part et d'autre.

¹⁵ Le *feng-shui* intervient aux différentes étapes de la fondation d'une ville ou de

mancie est bien, au Yémen, une mancie, c'est-à-dire une science divinatoire

Habituellement, le géomancien est consulté pour répondre à toutes sortes de questions relatives à la vie d'un individu, par exemple : va-t-il se marier, quand ? Va-t-il avoir un enfant ? etc.

Le cheikh de Tihāma, dans sa *Natīga* annuelle, utilise la géomancie, concurremment avec le *ḡafr* et la *zā'irga*¹⁶, pour prédire l'avenir du pays sur les plans politique et économique, deviner les événements futurs de la région définie géopolitiquement. Il est difficile de reconnaître, dans l'ouvrage, s'il recourt à la géomancie pour un type défini de prédictions. L'auteur déclare, lui, utiliser essentiellement le *ḡafr*.

On recourt aussi à la géomancie pour retrouver un objet disparu ou volé, pour retrouver un trésor. Elle est utilisée pour choisir sa route, son cap, particulièrement dans le désert¹⁷.

Elle sert enfin à estimer à quelle sorte de personne on a affaire lorsque l'on entre en relation avec quelqu'un. Du fait que j'avais franchi le seuil de sa maison, Aḥmad, par exemple, chercha à savoir, à l'aide de la géomancie, si j'avais été ensorcelée après avoir consulté une guérisseuse de Sanaa qui "ouvre le Livre" ("taftaḥ al-Kitāb", i.e. le *Coran*). Puis il se servit à nouveau de la géomancie, après une dispute assez vive qui nous opposa, afin de sonder la raison de mes actes, et il me fit part de ses conclusions.

l'édification de toute construction (particulièrement les tombes des ancêtres), en tenant compte d'un certain nombre d'éléments, de façon à ce qu'elles bénéficient des fluides (Yin et Yang), flux et esprits favorables, les conservent et les augmentent, et qu'elles soient tenues à l'écart des mauvais. Le seul terme de "géomancie" a du mal à rendre à lui tout seul la richesse polysémique qui le caractérise. *Encyclopaedia Universalis*, art. "Chine", t. 5, par. 7 sur l'architecture, p. 596 ; Ernest J. Eitel, "Feng-Shouï ou principes de science naturelle en Chine", *Annales du Musée Guimet*, t. 1, 1880, pp. 203-253 ; Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, Cambridge, "Feng-Shui", vol. 2, 1956, section 14, pp. 359-363, et vol. 4, part. 1, 1962, section 26, pp. 239-244 ; *Revista de Cultura*, Ed. do Instituto Cultural de Macau, n° 9, 4^e année, 3^e vol., 1990, 27 p., sur "Macao et le Feng-Shui".

¹⁶ Cf. la page de couverture d'*al-Natīga*, au recto (quelle que soit l'année concernée), dans laquelle l'auteur fait état des sciences sur lesquelles il s'appuie dans son ouvrage : *'ilm al-ḡafr*, *'ilm al-falak* (englobant l'astrologie) et *'ilm al-ḥarf* (la science des lettres), dont la *zā'irga*. Sur le *ḡafr*, voir Toufic Fahd, *op. cit.*, pp. 219-220 ; sur la *zā'irga*, *ibid.*, pp. 243-5. Voir également l'art. *Djāfr* dans *E.I.*-2, II, pp. 386-88.

¹⁷ Wilfred Thesiger, *Le désert des Déserts* [trad. M. Bouchet-Fornier], Paris, Plon (coll. "Terre Humaine"), 1993 (réimp.), 468 p.+32 photo.+8 cartes, pp. 379-80 ; il désigne la géomancie par l'expression "lire dans les sables".

Jusqu'à présent, aucune connexion entre pratiques géomantiques et pratiques magiques n'a été relevée.

Les opérations de géomancie se déroulent sur un tableau (*taḥt*), qui désigne à la fois le support sur lequel le praticien va former, comme on va le voir, les figures géomantiques -- notamment à partir de bâtonnets tracés sur ce même support -- et, par métonymie, ces bâtonnets et ces figures (*taḥt* constitué ou achevé).

Le déroulement général des opérations de constitution et d'interprétation du tableau est le suivant : a) un tirage effectué par le praticien, à l'aide de différents procédés dont les quatre repérés sont développés ci-dessous ; b) l'extraction des quatre premières figures, les "mères" (*al-ummahāt*), desquelles, suivant l'application de deux règles différentes, sont extraites à leur tour douze autres figures, respectivement les quatre "filles" (*al-banāt*), les quatre "petites-filles" (*al-ḥafidāt*), les deux "supplémentaires" (*al-zawā'id*), la "balance" (*al-mizān*, qui permet de vérifier l'exactitude des calculs) et le "résultat", l'"issue" (*al-'āqiba*, recelant la réponse ultime à la question posée par le consultant) : un *taḥt* réunit donc seize figures ; c) l'extraction du *ḍamīr* (*iḥrāg al-ḍamīr*, cf. *infra*) ; d) l'interprétation, enfin, du tableau selon divers procédés, dont les *tasākīn* (sing. *taskīn*, façon d'ordonner les figures les unes par rapport aux autres, leur conférant à chacune une place "naturelle" dans un *taskīn* donné, les écarts entre cette place et celle occupée dans le tableau une fois composé étant chargés de signification) et en se fondant sur un ensemble de correspondances entre les seize figures géomantiques existantes -- il n'y a pas plus de seize figures géomantiques -- et les quatre éléments, les signes du zodiaque, la nuit et le jour, le masculin et le féminin, le lourd et le léger, bref l'ensemble des choses du monde. Cet ensemble de correspondances permet des prédictions relativement précises.

Parmi les quatre procédés de tirage évoqués, que l'on va décrire, on distinguera les plus usités -- par le *masbaha* et les bâtonnets -- des moins courants -- par le *taskīn al-dā'ira* et le *Coran* --, selon ce qu'il m'a été donné de voir. Il faut bien se figurer l'importance que revêtent ces différentes façons de s'y prendre pour, en définitive, former les "mères", par le fait que celles-ci contiennent en leur sein

l'ensemble des autres figures et donc, en germe, ce sur quoi le devin prend appui pour formuler ses prédictions. On peut premièrement procéder en traçant 4 x 4 lignes de bâtonnets, sur le sable, la terre, une feuille de papier,.... Il faut exécuter cette opération spontanément, c'est-à-dire en restant ignorant du nombre des bâtonnets, car ceux-ci sont réunis ensuite deux à deux, jusqu'à constater s'ils sont, pour chacune des lignes, en nombre pair ou en nombre impair (dans ce cas, il reste, au bout de la ligne, un bâtonnet isolé)¹⁸. Chaque groupe de quatre lignes donne une "mère", formée de points, lorsque le résultat du comptage est impair, et de traits, lorsqu'il est pair. Chaque figure géomantique est ainsi composée de quatre "étages" de traits ou de points¹⁹. Parmi les procédés les plus courants, on a classé aussi celui qui consiste à dégager les "mères" à partir d'un *masbaha*²⁰. On tient le *masbaha* de la main droite, par son seul élément oblong, et, de la main gauche, on marque un endroit sur le *masbaha*. Reste à décompter le nombre des grains ainsi isolés, de la même façon que précédemment, pour dégager une somme paire ou impaire et donc en tirer les "mères". Ce procédé est toutefois en voie de disparition, les anciens y ayant davantage recours que les jeunes.

Les deux autres procédés sont fondés sur l'équivalence entre les figures géomantiques et, d'une part, les chiffres, d'autre part, les lettres. En ce qui concerne le premier, on trace des bâtonnets, mais sur quatre lignes seulement. Puis, on compte seize bâtonnets et, pour s'y retrouver, on fait une marque, on coche. Le nombre des bâtonnets restants, sur la première ligne, est relevé, par exemple 3. On reprend alors où l'on s'était arrêté, après les seize premiers bâtonnets, pour compter seize nouveaux bâtonnets et relever ceux qui restent sur la seconde ligne, par exemple 6. Ainsi de suite jusqu'à la quatrième ligne. On a donc obtenu quatre chiffres, soigneusement notés dans l'ordre de leur apparition. Puis on applique un *taskîn* qui fait correspondre les 16 figures géomantiques et les chiffres, le *taskîn al-dā'ira*²¹. C'est ainsi qu'on obtient les quatre "mères". Le

¹⁸ Cette observation est aussi valable pour les autres procédés de tirage décrits ci-dessous.

¹⁹ Ce procédé de formation des mères, ainsi que la formation des 12 autres figures du *taht*, est exposé par Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith, *op. cit.*, pp. 11-13, et explicité par un tableau (fig. 2, p. 12).

²⁰ Sorte de chapelet dont les grains servent à compter les prières faites.

²¹ Ce *taskîn* est ici utilisé uniquement comme indicateur de correspondances, de

dernier procédé consiste à s'arrêter au hasard sur une page du *Coran* et à poser son doigt sur une lettre, sans choisir ; on fait cette opération quatre fois en tout. On dégage ensuite les figures "mères" à l'aide du *taskîn al-ḥurūf*, qui offre un équivalent entre les seize figures géomantiques et les vingt-huit lettres de l'alphabet arabe (ordre *abḡadi*).

Ce dernier procédé, comme celui qui s'appuie sur le *masbaha*, met bien en évidence que le devin va chercher son inspiration auprès d'Allāh. De toute manière, le travail du géomancien s'ouvre par une *tilāwa*, une récitation de sourates et versets tirés du *Coran*, dont en général "al-Fātiḥa", la sourate liminaire, et "al-Ihlās", sourate récitée durant la prière, suivies de versets affirmant qu'Allāh détient la connaissance du "monde invisible" (par exemple tirés de la sourate "al-An'ām", 59 : *wa-'indahu mafātīḥ al-ḡayb lā y'lamuhā illā huwa*) [Il a les clés de l'Inconnaissable qui ne sont connues que de Lui²²], de versets d'"al-Zalzala"... Certains géomanciens semblent ne pas avoir de litanie fixée une fois pour toute, en ce qui concerne les versets choisis dans différentes sourates, tandis que d'autres récitent un texte qu'il paraît impossible de modifier, au sens où il se réfère constamment aux mêmes passages, dans le même ordre.

Ajoutons que le géomancien évite de pratiquer aux heures néfastes et recherche une heure propice en repérant l'ascendant (*al-tāli*) de l'heure. Ce calcul, qui ne suppose pas d'être savant en astrologie, repose sur le rapport entre les jours de la semaine et les sept planètes (*al-kawākib al-sayyāra*), qui veut que la première heure du lundi ait pour ascendant la Lune, celle du mardi Mars, celle du mercredi Mercure, etc., les ascendants des heures suivantes pouvant être déterminés en attribuant à chaque heure la planète immédiatement suivante, selon l'ordre des sphères, de Saturne à la Lune. Par exemple, la seconde heure du lundi a pour ascendant Saturne, la troisième, Jupiter, la quatrième Mars, etc., et l'on retombe ainsi sur Mars, en première heure du mardi. Reste à savoir où se situe la première heure de la journée... En réalité, la journée est divisée en douze heures pour la nuit, du coucher du soleil à son lever, en douze heures pour le jour, qui vont

même que le *taskîn* suivant.

²² *Le Coran* (al-Qor'ān). Trad. Régis Blachère, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1980, p. 158.

du lever au coucher du soleil, et la nuit, commençant au coucher du soleil, est le début du jour suivant, qui débute donc par une nuit : par exemple, la nuit du vendredi commence immédiatement après l'appel à la prière du coucher du soleil (*ṣalāt al-mağrib*) du jeudi ; la première heure de la nuit du vendredi est à la Lune, la dernière heure du jour du jeudi (ou la douzième) à Mercure, et la première à Jupiter ²³. Ce système est désigné comme *al-ğurūbi* ²⁴.

D'une manière générale, il y a toujours une question posée avant l'établissement de tout *taht*, que le géomancien travaille pour son compte personnel ou pour un client. L'importance de la question est liée au fait que le seul géomancien réalise entièrement le tableau, et d'abord le tirage en songeant précisément à cette question. Si c'est le consultant qui fait le tirage, alors à quoi sert la question, s'exclame l'un des géomanciens. La violence, l'intensité, la vivacité de sa réaction nous faisait comprendre qu'il était pour lui impensable que le consultant effectue lui-même le tirage. Cela était contraire à ce qu'il avait appris jusque là, à la logique géomantique qu'il avait assimilée, et mettait en question la cohérence du système. Il n'avait jamais vu ou connu d'autre méthode ²⁵. Les deux autres géomanciens réalisent aussi les tirages eux-mêmes.

Le tirage a lieu pendant la phase de récitation du *Coran* par le géomancien, ou juste après elle. C'est une opération qui est conduite avec beaucoup de précautions : tracer les bâtonnets en partant de la droite ou de la gauche n'est pas laissé à l'entière initiative de chacun ; de même pour la longueur des séries de bâtonnets les uns par rapport aux autres (elles peuvent être dessinées de façon à former les doigts d'une main ou les cornes d'une gazelle) ; il faut du *tashīl*, un tracé aisé, ne pas s'appesantir sur le mouvement ; il faut tenir ce que

²³ Voir al-Tūhī, *Ahkām al-hakīm fī 'ilm al-tanğīm*, 1er tome, s.d., pp. 72, 73 (*rabb aw ṣāhib al-sā'a*) et le tableau p. 80.

²⁴ Il n'est pas rare que des Yéménites aient leur montre réglée sur cet horaire.

²⁵ Cf. Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith, *op. cit.*, p. 11 : "Among some practitioners of geomancy these rows of dots [ceux qui servent à la formation des "mères"] are made by the person seeking advice or the answer to some question, whereas in other practices the diviner or geomancer being consulted puts down the marks." T. Fahd, *op. cit.*, p. 196, fait même état d'un troisième cas, selon lequel c'est un jeune garçon au service du géomancien qui trace les bâtonnets sur le sable ou sur de la poussière.

l'on utilise pour tracer entre le pouce et le majeur, car ils sont reliés au cœur ; il faut encore être très concentré, ne penser à rien d'autre qu'à la question et faire entrer dans ce que l'on est en train de faire ce que l'on nomme du "*ḍamīr*" ; s'il n'y a pas de *ḍamīr*, le *taht* ne dira rien. Ainsi, juste après avoir vérifié s'il ne s'est pas trompé en extrayant les seize figures composant le tableau, des "mères" jusqu'à l'"issue" finale, le géomancien s'assure qu'il s'y trouve bien du *ḍamīr*, par le moyen de divers procédés, dont on donnera un exemple un peu plus loin.

Quel est le sens de cette mise en état ? Le praticien cherche de la sorte à entrer en rapport avec ce qui doit guider sa main. Ce qui doit s'exprimer à travers la main dessinant les bâtonnets, qui contiennent en puissance toute la configuration du *taht*, est le cœur et le *ḍamīr* ; il lui faut éliminer toute pensée parallèle, accidentelle, et ne pas tracer par simple soubresaut du corps, en un mouvement mécanique. Après être allé trouver l'inspiration auprès de l'Inspirateur suprême (Allāh), il exerce cette inspiration (*ilhām, ihā'*) sur le *ḍamīr*, afin d'en saisir quelque chose. Le *ḍamīr* recèle ce qui occupe et préoccupe, de façon plus ou moins consciente et au présent, l'esprit du consultant et qui, capté par le praticien, peut -- et doit -- être figé dans le *taht*. Car c'est à la condition que les figures constituées à partir des bâtonnets véhiculent du *ḍamīr* que l'on pourra faire de la divination. Dans les figures se cache du sens. Le tableau complété est donc une véritable source pour la divination (pas simplement le moyen d'aller chercher l'inspiration ailleurs) ²⁶.

Un procédé d'extraction du *ḍamīr* parmi d'autres consiste à comptabiliser tout d'abord les traits des figures, selon leur ordre dans le tableau, en reprenant à 1 dès que l'on a atteint le nombre de 16. On multiplie ensuite le résultat par 2, les traits en géomancie valant toujours deux (pairs), et si le total obtenu dépasse 16, il faut en retirer ce chiffre. Puis, partant de ce dernier résultat, on se met à compter les points des figures (les impairs) : par exemple, si le reste des traits est égal à 4, on se met à compter les points à partir de 5 ; et l'on suit le même système qui veut qu'arrivé à 16, on reparte à 1. On parvient à un résultat final, entre 1 et 16, qui nous indique une des figures du tableau. Le sens de la figure et l'analyse de sa place dans le

²⁶ Je ne prétends pas avoir éclairci une notion aussi peu transparente que le *ḍamīr*.

tableau par rapport aux maisons permettra de fixer la nébuleuse des pensées avec lesquelles le consultant est venu et, souvent, de lui dévoiler ce qu'il ne sait que confusément.

Il existe certainement d'autres conditions auxquelles il faut souscrire pour faire une opération donnée de géomancie, conditions qui empêchent que l'on confonde cet acte avec un acte machinal ou trivial, c'est-à-dire avec n'importe quel autre acte, de la vie quotidienne. Lorsqu'ils avaient voulu sérieusement consulter, par exemple, et non simplement s'entraîner, mes informateurs avaient travaillé la nuit ; or c'est une des conditions de réussite d'un *taht* que rappelle 'Abd al-Fattāh al-Sayyid al-Ṭūhī²⁷.

Par sa terminologie, comme par les procédés mis en œuvre dans l'analyse du tableau, la géomancie yéménite se rattache à la tradition géomantique véhiculée par la littérature en langue arabe. Les noms des figures employés au Yémen sont parmi ceux que l'on trouve dans l'ensemble de la littérature en arabe consacrée à la géomancie, traditions du Maghreb et du Machrek confondues. Les termes les plus couramment employés pour désigner les figures, selon Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith²⁸, sont ceux qui ont cours au Yémen.

En ce qui concerne les procédés d'interprétation du tableau, dans le détail desquels on n'entrera pas ici, se pose d'abord le problème de la différence entre ceux qui sont connus et ceux qui sont en fait

²⁷ *Manba' uṣūl al-raml*, Beyrouth, Maktabat al-a'abīyya, pp. 7-8. Les ouvrages de 'Abd al-Fattāh al-Sayyid al-Ṭūhī, et dans une moindre mesure de Maḥmūd 'Abd al-Bāsiṭ al-Ṭūhī, dont le nombre dépasse la trentaine, se trouvent dans tout le Machrek ainsi qu'au Yémen, et sont vendus à vil prix, souvent sur les trottoirs. Ces ouvrages, de type didactique, sont ce que l'on peut se procurer le plus aisément sur tous les domaines classiques des sciences divinatoires et de la magie. Ce sont de véritables manuels qui permettent de s'initier à ces différentes disciplines en l'absence de maître. Les auteurs disent tirer leurs informations de manuscrits, sans autre précision. Les trois géomanciens dont je parle ont lu l'ouvrage d'al-Ṭūhī sur la géomancie ; pour certains, les Ṭūhī représentent une référence. Le cheikh Maḥdī Amīn m'a spontanément rapporté avoir téléphoné à al-Ṭūhī, qu'il tient en haute estime, pour l'aider à résoudre un problème relevant de la magie ; à l'intérieur d'une partie de ces ouvrages, se trouve le numéro de téléphone de l'auteur, au Caire.

²⁸ Cf. note 2.

pratiqués par les géomanciens. Nos informateurs en effet sont non seulement alphabétisés mais lettrés, et deux d'entre eux disposaient d'une bibliothèque déjà constituée par la ou les générations précédentes. Ils ont donc eu accès à la littérature géomantique en langue arabe, tout au moins par le biais d'ouvrages de compilation qui se réfèrent à plusieurs écoles, au cheikh al-Zanātī, au cheikh al-Ḥalaf al-Barbarī, etc. Un des manuscrits que j'ai collectés indique qu'il existe des procédés employés par des Yéménites. Nos géomanciens en disposent de plusieurs qu'ils comparent en efficacité. A un procédé fort bien connu d'eux, ils peuvent en préférer un autre. Que l'efficacité (c'est-à-dire ce qui met sur la voie d'une prédiction juste) soit critère de choix entre les procédés transparaît nettement dans les réactions d'Aḥmad qui voulait connaître tout spécialement les procédés géomantiques utilisés par le cheikh Amīn et qui m'assailait de questions à chaque retour de voyage.

Pour l'interprétation du tableau, plusieurs *taskīn*-s sont utilisés, notamment le *taskīn* dit "bazdah" d'al-Zanātī, couramment appliqué, ainsi que le *taskīn al-ḥurūf* ; il semble que ce soient les deux *taskīn*-s auxquels recourent les praticiens avant tout autre. Mais par ailleurs, de très nombreux *taskīn*-s sont connus et comparés en importance et en efficacité (Aḥmad déclare que le *taskīn al-sakani* d'al-Zanātī est le plus important en géomancie). Les différents *taskīn*-s sont classés en deux catégories : ceux qui reposent sur des règles (*i. e.* connaissant les 16 figures, on peut retrouver leur combinaison dans le *taskīn* à partir de clés : la numérologie, les quatre éléments,...), tels les *taskīn*-s "bazdah", "al-dā'ira",... et ceux qui ne reposent pas sur des règles, par exemple le *taskīn* "al-ḥurūf", dans lequel les figures graphiquement contraires se suivent (*al-Ahyān*, constituée, de bas en haut, d'un point et de trois traits, est suivie par *al-Inkīs*, formée de trois traits et d'un point, etc.).

Prenons l'exemple du *taskīn* "bazdah". Selon le tableau numérologique "abḡadī", *bā'* = 2, *zāy* = 7, *dāl* = 4, *ḥā'* = 8, et 2, 7, 4 et 8 sont respectivement les valeurs des éléments feu, air, eau et terre qui, en géomancie, sont classés dans cet ordre (différent de leur ordre en astrologie) : on a donc, les figures étant composées, comme on l'a dit, de points et de traits disposés verticalement, le feu pour la première ligne, l'air pour la seconde, etc. et donc la valeur 2 pour la première ligne, 7 pour la seconde,... Afin de retrouver l'ordre des 16 figures

propre au *taskīn* "bazdah", il suffit de calculer chaque figure, en sachant que l'on compte la valeur des lignes seulement lorsqu'il y a un point (et non un trait) ; si l'on obtient un total supérieur à 16, il faut en retrancher ce chiffre. *Al-Gawdala* est, par exemple, formée de haut en bas, de 2 points, 1 trait et 1 point ; on obtient donc un total de 17 (= 2 + 7 + 8), duquel 16 est retranché. Le résultat, c'est-à-dire 1, indique la place de cette figure dans le *taskīn*, i. e. la première place. Ainsi de suite...

En outre, sont employés, toujours dans l'analyse du tableau, les différents sens des figures géomantiques et le système des maisons (*bayt*, *buyūt*), en même temps que tous les ressorts de correspondances entre les figures et les quatre éléments, le zodiaque, les directions, etc., comme on l'a dit.

On est donc conduit à distinguer entre ce qui est connu et ce qui est utilisé, dans la pratique, par chaque géomancien, à la recherche des méthodes les plus efficaces. Dans la mesure où je me suis présentée comme souhaitant étudier la géomancie, il m'est difficile de dire à propos de chaque procédé, dans quelle catégorie il se place, car je ne peux me référer, pour l'instant, qu'aux "leçons" reçues. Les procédés font partie des secrets (*asrār*). C'est évidemment avec le cheikh que cela est le plus sensible, puisqu'il vit au moins en partie de ses divinations et exorcismes, que sa réputation est grande et que les autres praticiens sont, pour toutes ces raisons, à l'affût de ses méthodes. Dans ces conditions, la géomancie n'est pas, au Yémen, une discipline figée par la reproduction/transmission de ce qui a été appris. Ceux qui la pratiquent sont constamment à l'affût de nouvelles techniques divinatoires, qu'elles soient celles de leurs collègues ou de leurs concurrents, comme on l'a vu, ou proviennent de l'étranger. Ainsi, lorsque j'ai mentionné à l'un d'eux un procédé utilisé par les Touaregs, bien que dubitatif, il était avide de le connaître. Si la présence ou non de *ḍamīr* dans la réalisation d'un *taḥt* est déterminante, les procédés d'interprétation du tableau n'en sont pas moins pris très au sérieux par les géomanciens, comme si les prédictions justes dépendaient pour une large part des méthodes utilisées. C'est pourquoi Aḥmad désirait connaître celles employées par le cheikh.

La rencontre d'un géomancien connu, analphabète, vivant, en zone rurale, dans un petit village situé à quelques dizaines de kilomètres au

nord de *Damār*, devrait me permettre, lors de mon prochain séjour sur le terrain, de relativiser ces premières tendances relevées.

Au stade de l'interprétation, l'un des géomanciens calcule l'ascendant de l'heure à laquelle le tableau a été achevé et fait l'horoscope, puis conjugue les résultats dégagés par la voie de l'astrologie avec ceux tirés du tableau, pour forger un jugement (*ḥukm*). Il présente cela comme un des secrets de la géomancie yéménite.

Ce sont bien deux sciences distinctes qu'il fait intervenir, à partir desquelles il construit dynamiquement ses jugements (*aḥkām*). Mais le recours à la combinaison des deux est légitimé, et rentre dans un cadre plus vaste que celui qui consiste à consolider les pronostics d'une science par ceux d'une autre. En effet, ce géomancien explique qu'il faut considérer simultanément le jugement du ciel et le jugement de la terre (*al-ḥukm al-'ulwī wa-l-ḥukm al-sufī*). Sans le jugement du ciel, explique-t-il, le *taḥt* est mort ; c'est le mouvement des planètes qui le rend vivant.

Le jugement du ciel et celui de la terre apparaissent ainsi complémentaires et indissociables. Nous retrouvons la même idée en magie : un ange supérieur flanqué d'un ange inférieur (*al-malāk al-'ulwī wa-l-malāk al-sufī*). Le jugement du ciel peut être mêlé à celui de la terre sans nul déclassement/dépréciation ontologique de la terre par rapport au ciel. L'un et l'autre travaillent en synergie. Le vocabulaire donne à penser qu'une cosmologie sous-tend le propos, selon laquelle le tableau du géomancien, tracé sur la surface de la terre, subit une influence des planètes, une action de nature physique, à l'égal de tout ce qui se passe ici-bas²⁹. On peut donc avancer l'hypothèse que l'opération simple consistant à calculer l'ascendant de l'heure avant une séance de géomancie, opération que l'on a détaillée plus haut, est sous-tendue par cette vision dont elle n'est plus que le signe. L'habitude ayant peu à peu réduit toute référence au ciel à la recherche de l'heure faste.

²⁹ La question de savoir si la géomancie apparaît indépendamment de l'astrologie ou si elle en dérive n'est absolument pas pertinente dans cette conception où elles sont considérées comme deux sciences indépendantes et l'astrologie comme le nécessaire complément de la géomancie. Voir le débat ouvert par M. B. Smith, dans "The Nature of Islamic Geomancy with a Critique of a Structuralist's Approach", *Studia Islamica*, n° 49, 1979, pp. 5-38, p. 30.

3 - Comment les géomanciens concilient-ils leurs pratiques avec le fait d'être musulman?

Visiblement, aucun de mes informateurs n'éprouvait de problème de conscience à être à la fois devin et musulman. Ils ne percevaient aucune incompatibilité entre l'exercice de leur art et leur appartenance à l'islam.

Tout d'abord, l'ensemble des opérations géomantiques est, on l'a dit, inauguré par une *tilāwa*, reconnaissant que le *ḡayb* est à Allāh. Implicitement, cela revient pour le praticien à Lui demander l'inspiration et l'accès à la connaissance du *ḡayb*. Du même coup, il indique qu'il veut n'y pénétrer qu'avec sa permission.

Plus radicalement, selon une histoire de l'origine du *raml*, connue au moins par le biais d'al-Ṭūhī³⁰ et admise par les géomanciens yéménites, la connaissance de cette science serait due à la volonté d'Allāh de lever pour les hommes un pan du *ḡayb*. En effet, on raconte comment l'archange Gabriel vint enseigner la géomancie au prophète Idrīs³¹ et comment ce dernier la diffusa auprès des hommes (*qawm Allāh*). De cette histoire très riche, on retiendra un paradoxe latent. Commençons par relever la chaîne de transmission -- on a là un véritable *isnād* --, qui asseoit le caractère licite du *raml* et sa

³⁰ *Manba'...*, op. cit., p. 24. Sur la question des origines de la géomancie, à partir principalement de sources manuscrites, Emilie Savage-Smith et Marion B. Smith, op. cit., indiquent pp. 1-2 : "The origins of this system of divination prior to the Islamic era are shrouded in various traditions. The most common traditional account places the origin of the art of geomancy with the archangel Gabriel (Jabr'il) who taught the practice to Idrīs. Idrīs in turn taught Ṭumtūm al-Hindī, another legendary figure very frequently cited by geomantic authors. A certain Khalaf al-Barbarī the Elder is said to have been a contemporary of the Prophet Muḥammad and to have traveled to India where he lived for 120 years, studying thoroughly the works of Ṭumtūm al-Hindī. He is said to have given, when he died in A.D. 634 (A.H. 13) at the age of 186, the book of Ṭumtūm to his pupil, a shaikh Nāṣir al-Dīn al-Barbarī the Younger.

From the latter a series of masters and pupils is traced until reaching Abū Sa'īd al-Tarābulṣī who in turn was the teacher of the acknowledged master of geomancy, Abū 'Abdallāh Muḥammad ibn 'Uthmān al-Zanātī". Voir la note 3, pp. 1-2, où les auteurs renvoient à al-Jaubārī, *Kitāb al-muḥtār fī kaṣf al-asrār*, Le Caire, s.d., pp. 60-62, à propos de la légende d'Idrīs et de Gabriel.

³¹ Voir art. "Idrīs", *EtC.*, t. 3, pp. 1056-1057.

véracité : dans le texte, il est d'ailleurs opposé, sur ce point, au '*ilm al-tanḡīm*', qui renvoie clairement ici à un ensemble de sciences divinatoires incertaines et non à la seule astrologie. Le récit dans son ensemble visant à établir la fiabilité des prédictions géomantiques. On ne voit donc pas comment il serait irrégulier, impie, de pratiquer le *raml*, et l'on voit au contraire qu'il est salutaire pour la communauté de le préférer à d'autres procédés mantiques. Mais en même temps, sa légitimation et sa fiabilité posent problème car, d'une part, il est gênant d'attribuer aux prédictions géomantiques le même statut épistémologique qu'à la révélation coranique et, d'autre part, il faut bien rendre compte des erreurs... Cherchant à sortir de ce dilemme, un géomancien vivant à Sanaa et cadi de son état, proposait d'appliquer à ce cas la distinction entre '*ilm ḡannī*' et '*ilm qāṭi*' ou *yaqīn* (i.e. entre une science du probable et une science du certain) et expliquait que les procédés se sont pervertis par le biais de la transmission jusqu'à nos jours.

Le fait d'être sayyid (plur. *sāda*) donne l'exemple d'une haute compatibilité entre le fait de pratiquer la divination et celui d'être, par définition, un pieux musulman. Selon le travail de Robert Bertram Serjeant³², portant sur le Hadramaout, le terme de sayyid a été utilisé très tôt dans cette région pour désigner la postérité du Prophète. Serjeant relève par ailleurs comment ce terme est associé à des fonctions exercées par ceux qui sont doués d'un pouvoir spirituel, avant l'islam, puis à partir de l'arrivée du sayyid Aḥmad b. 'Aysa, considéré comme le père des *sāda* de la région, venu d'Irak en Hadramaout. On trouve parmi eux des saints, des soufis, des gardiens de sanctuaires (*manṣab al-hawṭa*). Il est certain qu'on leur accorde des pouvoirs du fait qu'ils descendent du Prophète.

Le premier des Imams zaydites était issu d'une famille de *sāda* (Rassam, près de Médine). D'autres dynasties d'Imams zaydites sont issues de ces familles. Cynthia Myntti mentionne un groupe de guérisseurs de la région de Ta'izz qui fait reposer sa thérapeutique sur une "domination spirituelle"³³.

³² *The Saiyids of Hadramawt*, Univ. de Londres, School of oriental and african studies, 1957, 29 p. Repris dans : Serjeant, R.B., *Studies in Arabian history and civilisation*, "The Saiyids of Hadramawt", n° VIII, London, 1981.

³³ "Notes on mystical healers in the Ḥuḡariyyah", *Arabian studies*, Univ. of

De leurs origines et de leur statut découlent le sens de l'hospitalité (*al-diāfa*), l'amour des enfants (en référence à l'amour que le prophète Muḥammad portait à ses petits-enfants), la dignité, bref une tenue morale, s'inspirant du modèle du Prophète.

Dans la stratification sociale, les *sāda* viennent au premier rang. Serjeant indique, pour sa région d'étude, que certaines marques de respect, tel le *taqbil*, peuvent leur être témoignées. Selon lui, ils ont conquis ce statut en marchant sur les brisées des *maṣāyih*, qu'ils ont cherché à supplanter notamment dans leur rôle spirituel -- en tant que saints et soufis -- et dans celui de savant³⁴. Le discours des *sāda* mettant en avant leurs capacités particulières sur le plan spirituel est aussi à entendre comme un discours de pouvoir et, à ce titre, il arrive qu'il soit contesté par d'autres groupes de statut aujourd'hui encore. Dans le Nord, aujourd'hui, après la Révolution qui a mis fin à l'Imāma, certains (des familles de cadis) n'hésitent pas à les renverser mentalement en comparant leur statut actuel et leurs revendications à ceux des aristocrates français après 1789.

Aḥmad, qui est zaydite, soutient que les *sāda* disposent de vertus spéciales pour pratiquer la divination et ont une sagacité (*fiṭna*) particulière leur donnant des facilités pour assimiler ces disciplines. C'est le moment qu'il a choisi pour me dire qu'il appartient aux Banū Ḥisām, des *sāda*.

Le cheikh Amīn, sayyid et chafī'ite, n'a pas eu besoin de chercher ainsi une légitimité à ses activités. Le rapprochement entre être sayyid et pratiquer la divination ne semble pas avoir suscité chez lui

de réflexion particulière. Selon lui, les *sāda* sont prédisposés à devenir devins du fait qu'ils s'occupent de ce qui concerne Dieu et doivent être détachés du monde. Il se fait une très haute opinion de la divination qui, loin d'éloigner de Dieu, suppose que l'on soit en rapport avec lui. Cela légitime, à ses yeux, la pratique de la *zā'irga* et celle du *ḡafr* : les *sāda* sont souvent soufis et la *zā'irga* et le *ḡafr* sont les sciences préférées des soufis. Il confirme que ces deux sciences nécessitent des qualités appartenant aux mystiques.

Mais prêter aux *sāda* ces dispositions privilégiées n'exclut pas, de l'avis des *sāda* eux-mêmes, que des gens appartenant à des groupes sociaux moins favorisés puissent également pratiquer. Aḥmad, par exemple, reconnaît que Muḥammad est très fort dans une des branches de la science des lettres. Cela revient pour lui, qui jauge constamment la compétence de ses confrères selon les disciplines qu'ils pratiquent, à reconnaître Muḥammad comme confrère.

Le cas de Muḥammad illustre de façon exemplaire l'idée que, pour percer les mystères du monde, il faut être pieux -- ce qui se traduit chez lui par l'observation stricte des obligations légales, telles que les prières, le *ramadān*,... -- et emprunter la voie mystique (ascétisme, érémitisme...). En quelques années, son apparence physique et vestimentaire a changé : il a adopté une allure de cheikh, s'est vêtu de blanc éclatant, et porte une barbe à la manière du Prophète. Il cherche à s'isoler, surtout lorsqu'il fait, la nuit, de la divination. Depuis qu'il ambitionne d'accéder au Savoir (*al-'ilm*), il refuse également le statut de désensorceleur et d'exorciseur dont il jouissait à Sanaa et ne demande plus d'argent pour une consultation. Son attitude, ses comportements et ses choix sont liés à sa décision d'aller vers le Savoir.

Le Savoir, celui concernant les réalités cachées (*bāṭin*), est à chercher dans des ouvrages considérés comme en recelant, tels le *Coran* bien sûr, mais aussi les autres Livres révélés (*Torah* et *Évangiles*), et le poème sur la *burda* du Prophète. Il recouvre aussi le versant caché du monde, la science secrète des anges, auxquels ce géomancien accède par le moyen d'un système divinatoire original, combinant la géomancie et différentes sciences des lettres (*'ilm al-ḥurūf*, *'ilm al-baṣṭ* et le *ḡafr*), qu'il serait trop long de reprendre ici. Il permet de prédire des événements politiques, économiques, religieux, concer-

Cambridge Oriental pub., 1990, pp. 171-176.

³⁴ A propos de la stratification sociale dans le Hadramaout : "Stratification is an important principle of this society. All Hadramis belong to one of three social strata. The top one is that of the *Sadah*, of people who claim to be the descendants of the prophet Muhammad. The second is that of the *Mashaikh-Gabail* -- literally the 'scholars and the tribesmen'. The third and lowest stratum is that of the *Masakin* -- 'the poor people'" (Abdalla S. Bujra, *The politics of stratification. A study of political change in a South Arabian town*, Oxford university press, 1971, XVI + 201 p., p. XIII). Sur les débuts du soufisme en Hadramaout, voir l'étude récente d'Esther Peskes, "Der Heilige und die Dimensionen seiner Macht. Abū Bakr al-'Aidarūs (ges. 1509) und die Saiyid-sūfis von Ḥaḍramaut", à paraître dans les *Quaderni di Studi Arabi*, n° 13(1995), section : "Die Saiyids als Mystiker", qui montre comment les *sāda* cherchèrent peu à peu à se distinguer des *maṣāyih* dans la confrérie sunnite de la *Sādiliyya*, mettant en avant leur ascendance pour se dire naturellement doué de pouvoirs spirituels, jusqu'à constituer une voie soufie séparée et à eux réservée, la *'Alawiyya* (du nom d'une de ces familles, les Bā' Alawī).

nant l'avenir du pays, du monde ou de la communauté musulmane, ou d'ordre personnel. Très préoccupé par la venue du Mahdī, il cherche d'une part à en déterminer la date, d'autre part à identifier l'être humain sous les traits duquel il apparaîtra. C'est immédiatement après la prière du coucher du soleil (*ṣalāt al-mağrib*) que, chaque jour, il met en œuvre ce système divinatoire, passant de la prière à son *taht* sans rupture, sans souffler un mot, dans un élan visant à fixer les parcelles d'une inspiration.

Cette combinaison entre la géomancie et les lettres fait partie des secrets (*asrār*) que lui a dévoilés Allāh. En cours de calcul pour constituer son tableau divinatoire, certains de ses choix s'expliquent par référence au sens caché de versets coraniques. Tout se passe comme si, pour pouvoir accéder à la connaissance du *ḡayb*, il lui fallait un "instrument" approprié, qui lui est dévoilé d'une façon ou d'une autre en même temps que l'évidence qu'il est le moyen adapté, et qui se distingue des règles "classiques" de la géomancie que la plupart des praticiens appliquent comme une science définitive, automatiquement, dans une demie ignorance, celle de leurs fondements.

La différence entre devin, saint et prophète devient ténue dans son cas. Car pour désigner les moments où il est guidé dans son activité divinatoire, il utilise tour à tour les termes d'*ilhām*, d'*ihā'* d'un côté et celui de *waḥī* de l'autre, tout en les distinguant parce que les transmetteurs (dans un cas les anges et parfois les démons, dans un chuchotement imperceptible -- *hums* --, dans l'autre Gabriel ou le Prophète Muḥammad) et les circonstances de la transmission (dans le second cas, ce ne peut être que la nuit) ne sont pas les mêmes. Grâce à son système alliant la géomancie aux lettres, il a fini par s'identifier comme le Mahdī à venir.

Cette science ésotérique amène Muḥammad à soutenir des opinions qui ne sont pas reçues par le commun des musulmans. Sa science l'isole : par son contenu comme par sa mise en pratique (son rythme de vie et de travail s'oppose à celui des autres), et du fait qu'elle représente une finalité pour une existence de moins en moins communément partagée. Mais c'est aux '*ulamā'* qu'il s'en prend essentiellement, car ce sont eux, selon lui, qui cantonnent les croyants dans une compréhension exclusivement apparente (*ẓāhir*) du *Coran*, dans le but d'accaparer le pouvoir.

D'un autre côté, il n'a jamais été question, tant au moment d'entrer en contact avec mes informateurs qu'à celui où ils se sont mis à m'enseigner la divination ou la magie, du fait que je ne sois pas musulmane. Aḥmad, quant à lui, a appris la géomancie avec un Indien sikh, imparfaitement bilingue, qui, entre l'Inde et le Yémen, faisait le commerce de bois précieux et de ce qui peut servir aux pratiques magiques (*adawāt*), tel l'encens. C'est au Yémen qu'il se serait converti à l'islam.

Lorsque le cheikh s'enflamme sur le thème de l'incompatibilité entre la divination et la religion (*ṣa'wadāt* et *ḡayb*), il le fait comme un homme agacé par un fatras de stupidités. Il a des arguments tout prêts qui insistent sur le rôle du calcul (*al-qawā'id*) dans les différentes disciplines auxquelles il recourt pour ses prédictions annuelles. Il rapproche l'ensemble de ces règles de la technologie moderne -- prenant pour exemple la fabrication d'un poste de télévision --, qui garantit qu'une machine fonctionnera lorsqu'elle est construite en suivant les lois de la physique. Lorsqu'il peste nommément contre les Wahhabites³⁵, c'est à propos des sanctions prises par les Saoudiens contre les consommateurs de *qāt*³⁶.

Ce qui ressort de tout cela est qu'il existe une tradition ancienne, à laquelle il est possible de se référer, permettant de rester en accord avec soi-même tout en étudiant et pratiquant les sciences divinatoires. Pour l'instant. Du moins en est-il ainsi pour l'instant, car les idées d'inspiration wahhabite, dont la présence n'est certes pas nouvelle au Yémen, se répandent aujourd'hui avec quelque ampleur, par le biais de différents mouvements, dont le plus connu, le plus important et le mieux structuré³⁷ reste le parti de l'*Iṣlāḥ* (de son nom complet :

³⁵ Doctrine fondée par Muḥammad b. 'Abd al-Wahhāb (1703-1792) : il se réclame d'Ibn Ḥanbal et d'Ibn Taymiyya et, dans cette ligne, se montre critique à l'égard de certaines notions soufies (*bāṭin*), prend une position radicale sur la question de la transcendance divine (la divination est donc soupçonnée d'idolâtrie, de *ṣirk*) et s'oppose pour les mêmes raisons au culte des saints et aux visites de leur tombeau (*ziyārāt*). C'est la doctrine à laquelle se rattache l'Arabie Saoudite depuis sa fondation. Voir art. "Wahhābiya", *E.I.-I*, t. 4, pp. 1144-1148, notamment § 2, pp. 1144-5.

³⁶ Ces feuilles mâchées par les Yéménites (surtout au nord du pays) qui sont un excitant et un coupe-faim.

³⁷ Il faut ajouter que le Wahhabisme repose sur une longue tradition d'activisme.

Rassemblement Yéménite pour la Réforme), bien implanté dans les gouvernorats de l'ex-Yémen du Nord ³⁸. Et ces idées, comme cela a été évoqué plus haut, viennent rencontrer un fonds ancien de critiques à l'endroit des sciences divinatoires ³⁹.

déjà présente chez les hanbalites.

³⁸ Cf. Bernard Lefresne, "Les islamistes yéménites et les élections", *Maghreb-Machrek*, n° 141, juil.-août 1993, pp. 27-36, notamment carte, p. 28, et pp. 31-32.

³⁹ Le fonds de critiques émises par le grand réformiste yéménite et faqīh 'zaydīte al-Sawkānī (mort en 1834/1250, cf. al-Ziriklī, *al-A'lām*, Beyrouth, Dār al-'ilm li-l-malāyīn, 9^e éd., 1990, t. 6, p. 298), proche des Wahhabites en ce qui concerne sa conception du *širk* (cf. Bernard A. Haykel, "A Zaydī-Yemeni Response to the Wahhābī Doctrine on Intercession", M. Phil. Thesis, University of Oxford, 1991, pp. 54-55 et 75-76), et dont les idées ont eu un impact certain dès son époque, est principalement repris actuellement par les Salafites. Cf. dans le n° 31, safar 1416, d'*al-Muntadā*, organe salafite, l'article : "Natīgat Bayt al-Faqīh fī mīzān al-šar' wa-l-wāqī'", par le cheikh 'Ammār b. Nāsir (pp. 25-31), qui s'en prend notamment au cheikh Maḥdī Amīn dont il a été question. Je remercie Renaud Detalle de m'avoir signalé ce numéro et Bernard Haykel de m'avoir communiqué ces informations.